

Ballard, M. (2013). *Histoire de la traduction. Repères historiques et culturels*. Bruxelles : De Boeck. 234 p.

Avec son *Histoire de la traduction. Repères historiques et culturels*, M. Ballard relève un double défi : d'une part, rassembler en 234 pages, depuis les temps antiques, les données factuelles d'une pratique riche, ondoyante et ô combien complexe, en s'intéressant non seulement à la France (ce qui serait déjà en soi une belle gageure, comme ont déjà pu le constater d'autres maîtres d'œuvres¹), mais aussi à l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, la Roumanie, etc. D'autre part, faciliter la tâche du lecteur en lui apportant un cadre historique et culturel susceptible de l'aider à mieux comprendre les faits décrits. Ce faisant, M. Ballard reprend le fil du livre plus ancien d'H. Van Hoof (1992), auquel il se réfère ponctuellement le long du texte, tout en lui apportant quelques modifications importantes. Il élargit ainsi le propos à des pays qui étaient absents du premier ouvrage, comme l'Espagne ou l'Italie. Par ailleurs, là où H. Van Hoof avait fait le choix d'une histoire descriptive, dense et touffue, à destination d'un public de spécialistes (le livre est dédié aux traducteurs), M. Ballard a, lui, un autre lectorat en vue : celui des étudiants, des enseignants en traductologie, et même de l'honnête homme intéressé par les questions de traduction. A une matière déjà fort difficilement maniable en elle-même, l'auteur s'impose donc une autre exigence : celle de la pédagogie. Rendre accessible l'histoire de la traduction européenne, en restituer les contours culturels, intellectuels avec le maximum de précision sans tomber pour autant dans un catalogue de faits traductifs ou de références bibliographiques : tel est l'ambitieux projet de l'ouvrage de M. Ballard.

Pour ce faire, l'auteur a clairement cartographié son sujet en cinq chapitres respectivement déclinés en autant de tranches temporelles : « L'Antiquité », « Le Moyen Age », « La Renaissance », « De l'Age classique aux Lumières », « Des Lumières à l'aube du XXe siècle ». Puis, à l'intérieur de ces mêmes chapitres, la perspective s'attache successivement à différents pays (Angleterre, Allemagne, France, Espagne, Italie, pour citer, sans les ordonner, les plus significatifs en termes de flux traductifs) ou à des aires culturelles (pays slaves, pays nordiques, Orient). Selon les périodes étudiées, une nouvelle subdivision ayant pour objet les textes sacrés apparaît ponctuellement, soit sous la forme d'une sous-partie dédiée (chapitres 1 & 3), soit par la mention d'un cas particulier (la traduction de la Bible dans l'Angleterre médiévale au chapitre 2 par exemple, occasion d'un coup de projecteur sur le personnage de John Wycliff, ou bien le Coran au chapitre 4 à la rubrique « Orient »). A noter que dans la dernière section « Des Lumières à l'aube du XXe siècle », la question n'est pas abordée. On signalera enfin que le propos de l'auteur a eu pour objet principal la traduction littéraire (et

parfois, on l'a vu, certains cas de traduction des textes sacrés) : les autres domaines (par ex. philosophique) ne sont qu'effleurés, sans doute dans un souci de ne pas alourdir une matière déjà suffisamment dense.

Ces préalables étant posés, on se rend compte très vite que le livre de M. Ballard impose son propre protocole de lecture qui, tout sauf linéaire, suscite plutôt une démarche « par sauts et gambades », comme disait Montaigne. On pourra ainsi apprécier d'être guidé dans les méandres de l'Angleterre pré-normande sous le règne d'Alfred le Grand, éminent prince traducteur, choisir de faire escale dans la Tolède du XIIe siècle (où Gérard de Crémone traduit encore de l'arabe vers le latin), à l'Académie de Florence autour de la figure tutélaire de Cosme l'Ancien, ou bien se transporter à la cour des tsars de Russie à l'époque des Lumières. On pourra suivre également les péripéties de la traduction des *Mille et Une Nuits* en français durant l'époque classique, et comparer son destin en Allemagne ou en Angleterre à la période suivante (avec une intéressante concurrence entre Edward-William Lane, John Payne et Richard Francis Burton, qui n'a pas échappé au regard averti de Borges), lire un extrait de la célèbre « Chanson d'automne » de Verlaine dans trois de ses traductions anglaises, ou découvrir que les œuvres de Balzac n'ont guère inspiré les traducteurs roumains du XIXe siècle (ils lui préférèrent de loin Victor Hugo).

La présence régulière d'encadrés permet d'aérer un développement rendu très dense par l'abondance des données rassemblées et d'attirer l'attention sur des aspects déjà connus (la controverse Arnold/Newman sur la traduction d'Homère à l'époque victorienne, p. 164), ou plus insolites (les péripéties de la traduction d'Homère via Pétrarque et Boccace au XIVE siècle, p. 59), qui ont émaillé la pratique traductive au cours des siècles. S'y trouve également soulignée l'importance des discours *sur* la traduction (dont certains sont présentés en résumés – Simon de Hesdin, p. 63 – ou bien cités sous forme d'extraits – *La manière de bien traduire d'une langue en aulre* d'Etienne Dolet, p. 95 ; la préface de 1654 à l'*Histoire véritable* de Lucien, p. 117). Des esquisses biographiques sur des profils de traducteurs (Florio père et fils, le dernier étant surtout connu pour sa traduction anglaise des *Essais* de Montaigne, p. 100 ; Aphra Behn, première femme à vivre de sa plume dans l'Angleterre de la Restauration, p. 131 ; Casanova traducteur, p. 124 ; Larbaud le cosmopolite, p. 189), pour n'en citer que quelques-uns dans la riche palette qu'offre M. Ballard, permettent également de donner une plus grande épaisseur à ces hommes et ces femmes qui se sont fait le relais, siècle après siècle, de la littérature étrangère dans leurs pays ou langues respectives. On appréciera également, doublant la perspective historique, une approche culturelle transversale qui permet parfois de faire apercevoir sous un autre jour certains détails ou particularités de telle ou telle région d'Europe : c'est le cas notamment de la rubrique « Byzance et les Slaves » (p. 53) qui met en lumière l'importance à partir du IXe siècle du relais byzantin dans la préservation de l'héritage

hellénique antique, mais aussi son rôle dans la conversion des Slaves au christianisme et la diffusion de nouvelles traductions (du grec en slavon par les missionnaires Cyrille et Méthode, entre autres) qui entraînent à terme la création d'une langue littéraire. On citera également le phénomène des cours européennes (les Hauteville, les Hohenstaufen et les Anjou en Sicile au XI^e siècle, la cour de Bourgogne et du « bon roi René » d'Anjou dans la France du XV^e siècle, les Cantemir de Moldavie au XVIII^e siècle) comme autant de médiateurs qui eurent leur rôle à jouer dans le paysage traductologique de l'Europe depuis les temps les plus anciens. L'importance des imprimeurs à la période charnière de la Renaissance n'est pas oubliée : M. Ballard y consacre plusieurs pages en ouverture du chapitre 3, occasion de brosser le portrait de passeurs dont le destin s'est souvent trouvé lié à celui des traductions (J. Gutenberg, mais aussi W. Caxton, le prince des typographes Alde Manuce, la famille Estienne et, bien sur, E. Dolet).

Ce parcours exigeant s'appuie sur un système efficace de double référencement bibliographique (en fin de chapitre pour les ouvrages cités en appui du texte et en fin d'ouvrage pour des titres plus généraux) ; la présence d'un index qui complète l'ensemble facilite le maniement de l'ouvrage. Ici encore, M. Ballard a pris soin de ménager son lecteur et de ne pas alourdir le texte de références bibliographiques superflues, tout en permettant à qui le souhaite d'aller ensuite plus loin en se reportant à la littérature secondaire citée à la fin de chaque séquence et en saisissant les pistes de réflexions proposées à la rubrique « Testez vos connaissances ». En résumé, nous avons là un livre appelé à prendre place dans la bibliothèque de tout amateur de traductions et de leur histoire.

Néanmoins, et même si l'exhaustivité n'a jamais été le but de l'auteur qui se propose modestement d'offrir des « repères » à son lecteur, on peut s'étonner de certaines accentuations ou, à l'inverse, absences. Ainsi, dans le chapitre 5, à côté de la Roumanie qui se voit accorder un large développement, n'aurait-il pas été bienvenu de faire aussi mention de la Grèce moderne et du philhellénisme romantique qui suscita une importante activité de traductions européennes (particulièrement en France, Angleterre et dans l'espace germanophone) ? De même, si l'Allemagne figure ici (à juste raison) en bonne place, il est dommage que les « pays de langue allemande » n'incluent pas l'Empire Habsbourg, « mosaïque » de peuples multilingues où la traduction a toujours joué un rôle éminent (en Hongrie, mais aussi en Bohême, en Croatie, etc.²). Quelques coquilles ou erreurs devraient également faire l'objet de rectifications ultérieures (par exemple *Connène* au lieu de *Comnène*, p. 54 ; *Kapnist* et non *Knapist*, p. 140 ; *Verdaguer* au lieu de *Verdaguez*, p. 172 ; *National* et non *Natiponal*, p. 173 ; le traducteur de *Faust* est bien Albert Stapfer et non Alfred Stapler, p. 179 ; *Laune* pour *Lautne*, p. 190 – dans le titre *Die jüngsten Kinder meiner Laune* de Kotzebue). Par ailleurs, il y a souvent dans le texte des incohérences orthographiques à unifier : Gneditsch/Gneditch ; Christiana/Christiania ; Lönnrot/Lönnrot,

Nikolai/Nikolay, Bürger/Burger, Vogüé/Vogüe, etc.). Enfin, un certain flou dans l'expression « aube du XXe siècle » pour désigner le *terminus ad quem* de l'ouvrage ne permet pas de comprendre par exemple pourquoi la première traduction espagnole de Proust par P. Salinas en 1920 n'est pas évoquée (quand les références concernant V. Larbaud courent jusqu'en 1924, qu'il est question p. 163 de la traduction d'*A l'ombre des jeunes filles en fleur* par W. Benjamin, achevée en 1927, et même de celles de C. Pavese parues dans les années 1930, p. 175).

Les observations qui précèdent ne doivent toutefois pas occulter l'impressionnant travail d'information et de synthèse effectué en amont par M. Ballard, ni le grand bénéfice qu'en retirera le lecteur. Reste à souhaiter qu'un ouvrage vienne un jour s'aventurer au-delà des prémisses du XXe siècle pour nous offrir la carte, encore plus complexe, de la pratique de la traduction à l'époque contemporaine.

Références

- Drsková, K. (2011). A propos des traductions tchèques du *Bateau ivre* de Jean-Arthur Rimbaud. *Echo des études romanes*, VII(2), 31–43.
- Elias-Bursac, E. (2008). Un réseau austro-hongrois à Zagreb à la fin du XIXe siècle : August Šenoa et la revue littéraire *Vienac*. *Balkanologie*, X(1–2). Consulté le 10 juin 2014. <http://balkanologie.revues.org/419>
- Van Hoof, H. (1991). *Histoire de la traduction en Occident*. Paris/Louvain-la-Neuve : Duculot.

Christine Lombez

Université de Nantes/Institut Universitaire de France, France
christine.lombez@univ-nantes.fr

-
- 1 Cf. Chevrel, Y., D'hulst, L., & Lombez, C. (Eds.) (2012). *Histoires des traductions en langue française – XIXe siècle*. Paris : Verdier.
 - 2 On pense ici par exemple à des revues comme *Vienac* à Zagreb, *Nyugat* à Budapest (qui vit paraître en 1923 la première traduction complète des *Fleurs du Mal* par Mikhály Babits), ou encore la *Moderní Revue* pragoise. Toutes firent une place importante aux traductions dans leurs pages et furent des médiateurs culturels de premier plan au sein de l'Empire Habsbourg à la charnière des XIXe-XXe siècles (Elias-Bursac, 2008 ; Drsková, 2011).